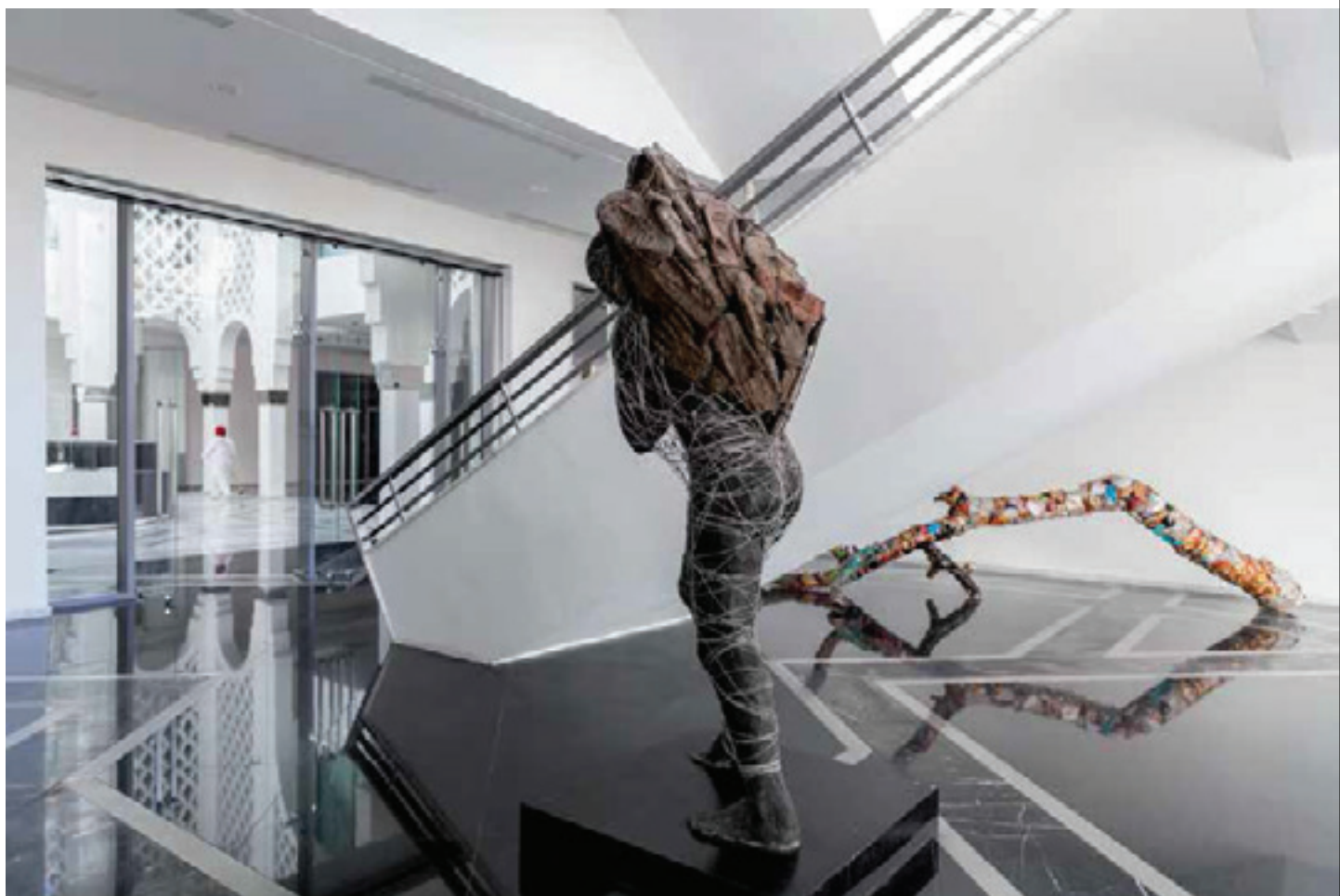


# L'ART CONTEMPORAIN AU MAROC, UNE SITUATION À GÉOMÉTRIE VARIABLE

Derrière son apparente vitalité, la création contemporaine se débat avec ses propres contradictions. Les valeurs sûres du marché de l'art côtoient un manque cruel de moyens publics, tandis qu'un beau succès d'estime à l'international ne concerne sur le territoire qu'un micro-milieu. Décryptage de l'intérieur...

PAR LA RÉDACTION DE *DIPTYK*

L'intérieur du  
Musée Mohammed VI (MMVI), Rabat.





Depuis les quatre coins du monde, l'art contemporain marocain peut sembler idyllique. À Paris, à New York ou aux Émirats, il prend par exemple le visage de Mounir Fatmi, véritable star de l'art contemporain, non plus arabe mais international. Si ce type d'artistes de réputation mondiale font briller le blason marocain, au Maroc l'art contemporain est bien moins structuré qu'il n'en a l'air. Il fonctionne à géométrie variable.

### **DES MICROSTRUCTURES TRÈS POINTUES**

Quelques petites structures très pointues sont en contact direct et privilégié avec les institutions internationales et portent hors des frontières les jeunes pousses de la scène contemporaine. Ainsi au printemps dernier, le MuCEM a organisé un cycle d'expositions de haut niveau avec l'Atelier de la Source du Lion et Cultures Interface, deux structures casablancaises. Le fondateur de l'Appartement 22, Abdellah Karroum, dirige désormais le plus grand musée du Moyen-Orient, le Mathaf à Doha.

Dans ce même esprit exigeant, des rési-

dences d'artistes comme Trankat à Tétouan, fondée par la curatrice Bérénice Saliou et l'artiste visionnaire Younès Rahmoun - lui-même déjà propulsé à l'international - reçoivent la fine fleur de l'art contemporain mondial.

Pour autant, ce mouvement curatorial ne concerne pas vraiment le pays ni le grand public. Il n'a presque aucune incidence sur le marché. Et quand la Source du Lion reçoit en conférence un conservateur du Centre Pompidou comme Michel Gauthier, c'est toujours pour un public très confidentiel. Tout au plus ce mouvement inspire-t-il le monde de l'art, légitime-t-il le Maroc comme terreau possible de l'art contemporain et propose-t-il des tremplins pour les artistes. Mais il ne l'irrigue pas en profondeur. Le public de l'art au Maroc fréquente davantage les galeries qui proposent des valeurs sûres de l'art contemporain et moderne.

Ce public marocain, une élite bourgeoise qui pourrait soutenir un vrai marché, a des goûts et des habitudes d'achat très spécifiques. S'il aime s'étonner des prises de position des jeunes artistes qu'il achè-

À l'extérieur du MMVI, des œuvres ont été reproduites sur bâches pour attirer le grand public.

tera volontiers en dessous de 60 000 DH (5 400 euros) et à condition que l'objet puisse être exposé dans son salon (pas de vidéo ni d'installation donc), il investira plutôt dans des toiles de talents encore vivants qui continuent d'exposer au Maroc : Melehi, Belkahia, Rabi', Yamou, par ailleurs à l'honneur dans cette grande exposition que leur dédie l'Institut du monde arabe.

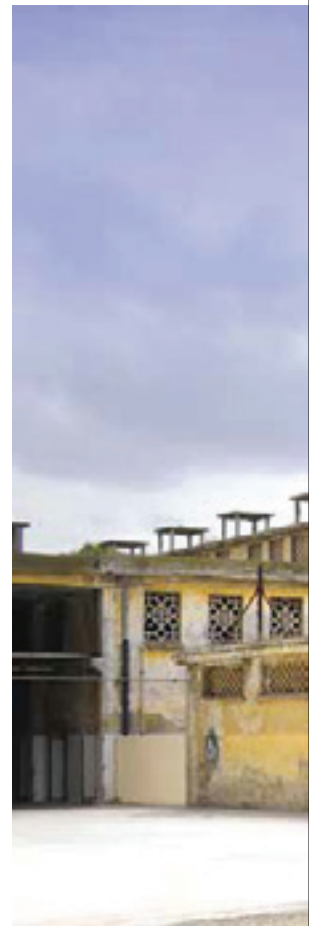
Même si ces ténors contemporains s'échangent jusqu'à 20 000 euros, l'essentiel des transactions concerne plutôt des valeurs beaucoup plus spéculatives que sont les artistes modernes. Leurs toiles se négocient entre 500 000 et 3 millions de dirhams entre collectionneurs et marchands. Mais aussi dans les ventes de la CMOOA (Compagnie marocaine des oeuvres et objets d'art), leader incontesté des ventes aux enchères et qui réalise les plus belles ventes depuis dix ans. La maison, dirigée par Hicham Daoudi, se concentre depuis deux ans sur la dispersion de grandes collections d'art, qu'elle valorise. Une partie reste sur le territoire, tandis que l'autre rejoint les musées du Moyen-Orient. La galerie l'Atelier 21 à Casablanca, la seule à avoir un stand à Art Dubai, a mis la main sur les artistes les plus *bankables* comme Mohamed El Baz, Zakaria Ramhani, Hicham Benohoud, Najia Mehadji, Abderrahim

Yamou... À Casablanca, des galeries bien financées font leur chiffre sur une ou deux stars très demandées par le public comme l'artiste Melehi. Autre phénomène remarquable, poussés par une vague qui saisit l'international depuis longtemps, de jeunes collectionneurs suivent la montée du street art, grâce au travail de fond de la galerie David Bloch à Marrakech.

La photo, très présente dans le travail des jeunes artistes marocains, vivote en termes de marché. Il n'y a guère que la Galerie 127 de Marrakech, seule galerie photo du Maghreb, et la Galerie Shart à Casablanca pour défendre ce segment pourtant prometteur.

### UNE FRAGILITÉ QUE RIEN NE DÉMENT

Ce même constat de fragilité a été tiré après la seconde édition de Marrakech Art Fair. Cet événement très haut de gamme conçu par Hicham Daoudi, P.D.-G. d'Art Holding Morocco, a accueilli en 2010 et 2011 le public international de l'art au grand complet : galeristes venus de Paris, Londres, Dubaï, Tunis, New York ou Istanbul, curateurs, collectionneurs... Si tous étaient au rendez-vous, ils n'ont malheureusement pas réussi à faire vivre un événement voué



L'accrochage de l'exposition inaugurale du MMVI, Rabat.



Les Anciens  
Abattoirs de  
Casablanca.

à l'échec par une fiscalité désavantageuse. Le public marocain, quant à lui, le même qui fréquente les galeries, s'est montré attentiste et frileux, décourageant toute initiative du même type à l'avenir.

Du roi amateur d'art ? On sait qu'il s'intéresse de près aux jeunes artistes contemporains les plus en vogue et qu'il soutient l'activité de certaines galeries en achetant beaucoup... Les spéculations vont bon train sur ses goûts et ses acquisitions. La seule certitude est qu'il suit avec intérêt la carrière des artistes marocains de la diaspora et qu'il a bien conscience que ses achats pèsent lourd sur le marché.

### **LE ROI, GRAND AMATEUR D'ART**

Surtout, l'on sait que sa passion de collectionneur l'a poussé à doter enfin le Maroc du premier musée national dédié à l'art moderne et contemporain. Géré par la Fondation nationale des musées, sous la houlette du peintre Mehdi Qotbi, le MMVI (Musée Mohammed VI) ouvre ses portes en cette rentrée 2014, en proposant une

grande exposition rétrospective célébrant cent ans d'art marocain, de 1914 à aujourd'hui.

Hormis ce grand chantier qu'est le MMVI, l'on ne peut s'empêcher de faire remarquer un grand absent : l'État. Le manque criant d'infrastructures publiques au Maroc concerne aussi bien la pédagogie que la médiation, la monstration ou l'accompagnement... Jusqu'à la naissance du musée, aucune institution ne valorisait l'art contemporain en dehors du circuit marchand.

Dans ce désert d'infrastructures locales, ce sont les instituts étrangers (français, allemand et espagnol) qui montent et financent les expositions non commerciales, comme celle du grand retour de Mounir Fatmi au Maroc à l'automne 2013 (organisée par l'Institut français et la galerie FJ à Casablanca).

L'enseignement est aussi en souffrance. En dehors de l'Institut national des beaux-arts de Tétouan, pépinière incontestée de jeunes talents, c'est le néant. À Casablanca,

## CE DÉSERT STRUCTUREL LAISSE LE CHAMP LIBRE AU MÉCÉNAT PRIVÉ : BANQUES, ASSURANCES, GROUPES IMMOBILIERS ONT LEUR FONDATION DÉDIÉE À LA CULTURE.

L'École des beaux-arts, pourtant florissante après l'Indépendance, est aujourd'hui sous la tutelle de la préfecture et délivre un diplôme à peine reconnu.

### LE MÉCÉNAT SALVATEUR

Ce désert structurel laisse le champ libre au mécénat privé, qui prend désormais sa mission très au sérieux. Banques, assurances, groupes immobiliers... il semble qu'aujourd'hui le mécénat se professionnalise puisque beaucoup possèdent une fondation dédiée à la culture. Des projets d'envergure voient le jour, comme le parc de sculptures Al Maaden ou un futur musée d'art africain à Marrakech, deux projets menés par la fondation Alliances, ou encore le musée de la fondation Slaoui dans le quartier Art Déco de Casablanca. C'est toujours sur l'initiative privée que repose la Biennale de Marrakech qui tente

depuis dix ans de s'ancrer dans le calendrier international. En dépit des aides de la ville, le manque de soutien public en fait une biennale menacée, malgré son commissariat pointu, assuré cette année par Hicham Khalidi et Alya Sebti, et sa notoriété auprès du milieu de l'art contemporain mondial.

### ET LE PUBLIC MAROCAIN, QU'EN PENSE-T-IL ?

Que pense le Marocain de l'art contemporain ? Depuis cinq ans, *Diptyk*, seul magazine d'art du pays, tente de refléter cette situation à plusieurs vitesses : lieux alternatifs, événements branchés, expositions de grands artistes, actualité du marché. Si le grand public marocain se rend volontiers à certains événements (Festival de Casablanca aujourd'hui disparu, *happenings* aux anciens Abattoirs, Journées du Patrimoine, performances de street art) et se montre intéressé par les scores de la peinture marocaine, il est relativement absent des galeries, pourtant nombreuses au Maroc et qui tentent de représenter la création actuelle.

Cette jeune scène devrait pouvoir parler à ce public. En effet, contrairement à leurs aînés, qui au lendemain de l'Indépendance défendaient davantage des questionnements esthétiques sur l'abstraction, les jeunes artistes exposés en galerie sont souvent issus d'un milieu modeste et investissent volontiers l'espace public pour traiter de problématiques relatives à la fracture sociale. Seulement voilà, grand public et artistes ne se rencontrent pas vraiment.

Ce sera donc aux musées et infrastructures en naissance, mais avant tout au secteur de l'éducation, d'investir pleinement ce vacuum de la médiation, afin de créer au Maroc un véritable grand public pour l'art contemporain. ■



M'barek  
Bouhchichi  
*Objets  
imaginaires*  
2013

Lamia Naji  
*Couleurs  
primaires*  
2005



**A GUIDE TO TREES  
FOR GOVERNORS  
AND GARDENERS**

Yto Barrada  
*Un guide des  
arbres à l'usage  
des gouverneurs et  
des jardiniers*  
2014, vidéo